Catherine Détrie, *Du sens dans le processus métaphorique*

Honoré Champion, Paris, 2001

Dominique Legallois

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/269>

DOI : 10.4000/praxematique.269

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 171-175

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Dominique Legallois, « Catherine Détrie, *Du sens dans le processus métaphorique* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 37 | 2001, document 7, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/269> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.269>

Catherine DETRIE

DU SENS DANS LE PROCESSUS MÉTAPHORIQUE

Honoré Champion, Paris, 2001

L'ouvrage de Catherine Détrie s'inscrit dans une perspective actuelle sur la métaphore¹ qui conteste énergiquement la place centrale donnée aux notions d'écart ou de déviance dans une définition du phénomène, pour s'attacher à l'examen du processus de production. Le livre s'organise de cette façon : le chapitre 1 discute des apports de la rhétorique ancienne et moderne pour l'analyse de la métaphore ; le chapitre 2 dégage les problématiques fondamentales telles que les notions de sujet énonciateur ou de déviance ; le chapitre 3 expose la conception dialogique et praxématique de l'auteur ; enfin, le chapitre 4 confronte cette conception à un choix de textes littéraires ou non.

Le moratoire demandé avec beaucoup d'humour par F. Rastier face à l'inflation des analyses sur la métaphore n'aura pas tenu et c'est tant mieux ! Les qualités de l'ouvrage *Du sens dans le processus métaphorique* suffisent à faire passer quelques publications *ronronnantes* au second plan : une connaissance de la littérature sur le sujet (même si on peut regretter l'absence des perspectives de H. Konrad, D. Davidson ou de N. Charbonnel), une prise en compte (enfin !) de la dimension énonciative et discursive de la métaphore, une analyse de textes qui permet à l'auteur non seulement d'asseoir ses positions, mais aussi de démasquer les insuffisances du critère définitoire traditionnel : la trop fameuse déviance métaphorique.

Les lectures précises et pertinentes des conceptions « classiques » de la métaphore ne constituent pas dans cet ouvrage un parcours laborieux, comme c'est parfois le cas dans ce type d'exercice. Au contraire, les références sont exposées ici dans la mesure seulement où elles contribuent au débat épistémologique dans lequel doit trouver place la praxématique, théorie défendue par l'auteur. Ainsi, de manière toujours claire et précise, les conceptions les plus fondamentales sont présentées dans leur contexte de production ; il va sans dire que la présentation et la discussion de ces contextes se révèlent nécessaires à l'appréciation des différentes perspectives : le contexte pragmatique chez

1. Voir les thèses soutenues récemment de P. Schulze, 2000, *Description critique du concept traditionnel de métaphore*, EHESS, Paris ; D. Legallois, 2000, *Pour une sémantique indexicale de la métaphore*, Université de Caen, et M. Sylvestre, 1998, *L'apport de la sémiotique de Charles S. Peirce au débat sur la métaphore*, Université du Québec à Montréal.

Aristote, rhétorique chez Cicéron (le bien dire) et Quintilien² (le bien écrire), didactique chez Dumarsais et Fontanier, poétique chez Cohen, « psycholinguistique » (dans la mesure où la place du sujet parlant est jugée fondamentale) chez Henry, stylistique chez Le Guern.

Dans les pages consacrées aux différents travaux sur la métaphore, on appréciera le regard perspicace de l'auteur qui relève chez I. Tamba-Mecz (1981) la mise en relation de l'énoncé métaphorique avec les schèmes sensorimoteurs — mise en relation qui annonce les développements sur la praxématique et sur la théorie cognitive de Lakoff —, ainsi que la référence incontournable aux travaux de F. Rastier chez qui C. Détrie retient la dimension textuelle de la sémantique et le rejet d'un sens *déjà là* inhérent aux lexèmes.

Les paragraphes consacrés à Dumarsais s'avèrent eux aussi particulièrement stimulants : les fondements d'une sémantique du discours impliquée par les relations syntaxiques sont mis en évidence — Dumarsais est en effet le premier à reconnaître la dimension syntaxique de l'énoncé métaphorique, dimension que les travaux de Brooke-Rose viendront confirmer beaucoup plus tard.

Les multiples références à la théorie conceptuelle de la métaphore de Lakoff et Johnson se justifient par le souci d'expliquer le fondement expérientiel de la nomination. Il est certain que la théorie praxématique et la théorie conceptuelle se rencontrent sur un point fondamental : les praxis humaines. Mais il est tout aussi certain que la seconde théorie ignore superbement les phénomènes de nomination, et plus encore, de dialogisme interdiscursif ou interpersonnel, tant la vision des cognitivistes américains est peu « linguistique ». Par ailleurs, certaines références nous posent problème dans la mesure où quelques vues tout à fait intéressantes formulées par C. Détrie sont mises en difficulté par les citations de *Metaphors we live by*. L'auteur écrit p. 172 que *le rôle de la métaphore n'est pas de permettre une compréhension partielle d'un type d'expériences dans les termes d'un autre type d'expériences, c'est d'exprimer la perception de corrélations entre divers domaines d'expériences* ; cependant, cette formule est malheureusement contredite par une citation de Lakoff et Johnson que l'auteur reprend à son compte : *l'essence d'une méta-*

2. C. Détrie, suivant en cela la tradition, accorde à Quintilien la paternité de la métaphore comme comparaison abrégée (*metaphora brevior est similitudo*). Une enquête de A. Vigh (1975, « comparaison et similitude » in *le français moderne*, n° 3, p. 214-233), montre que cette paternité repose sur une confusion chez les traducteurs et exégètes entre *comparatio* (figure de rapprochement de choses semblables) et *similitudo* (figure de rapprochement de choses hétérogènes). Dans ce sens, la métaphore quintilienne est une figure non développée (sans expansion) de rapprochement de choses hétérogènes, par rapport, par exemple, à l'allégorie nécessairement étendue textuellement.

phore est qu'elle permet de comprendre quelque chose (et d'en faire l'expérience) en termes de quelque chose d'autre³. L'idée de corrélation⁴ (la métaphore révélant l'identité des structures de champs d'expérience différents) apparaissait comme séduisante et productive : même si nous reconnaissons aisément « l'effet » de structuration d'un domaine par un autre domaine (il est vrai que l'expérience de la guerre semble structurer celle des relations à l'autre sexe, comme le révèle l'analyse des *Liaisons Dangereuses*, chap. 4), dans l'approche esquissée p. 172, les lexèmes capitalisent toujours des rapports aux référents, mais des rapports désintriés du cadre référentiel, des rapports abstraits de l'expérience et rendus, par cette « ab-straction » disponibles pour l'évocation de toute expérience. Le rapport entre polysémie et métaphore aurait pu ainsi être abordé et il était alors possible d'ouvrir une perspective lexicale débarrassée des scories que l'auteur a parfaitement mises en évidence dans le chapitre 2 (par exemple, dénotation/connotation, reconstruction sémique, etc.). Le seul regret que nous ayons est donc la référence trop appuyée et peu critique de cette source d'inspiration cognitiviste qui ne questionne guère la spécificité de la langue. Il nous semble que la théorie praxématique dans laquelle se reconnaît l'auteur, apportait des éléments bien plus fondamentaux et argumentés que ceux énoncés par les sémanticiens américains.

En revanche, dans cette perspective « non immanentiste » de l'observation du travail du sujet dans sa visée signifiante, la référence à Merleau-Ponty est incontestablement bienvenue pour l'examen de cette *parole parlante* que constitue la métaphore, *tandis que les discours non métaphoriques sont des paroles sur les paroles* (p. 270)⁵. Cette interprétation de Merleau-Ponty résume

3. Lakoff et Johnson, 1985, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, éd. de Minuit, p.15 cité à la page 237.

4. Même si le mot *corrélation* est employé par Lakoff (G. Lakoff, 1997, « les universaux de la pensée métaphorique : variations dans l'expression linguistique » dans *Diversité des langues et représentation cognitives* in C. Fuchs et S. Robert eds., Paris, Ophrys, p.168), il reste que sa conception de la métaphore repose essentiellement sur le *mapping* ou le transfert et non sur la corrélation.

5. Plus que bienvenue, cette référence apparaît de plus en plus indispensable à ce type d'étude. Nous faisons cependant une remarque : la notion de *Gestalt* chez Merleau-Ponty est radicalement différente de celle de Lakoff et Johnson ; les emplois du mot *Gestalt* chez le philosophe français font directement référence aux travaux des psychologues allemands, en particulier W. Köhler. Les américains emploient le terme dans une acception plus commune mais qui ne tient pas compte de nombreux facteurs, notamment du principe de transposition des formes trop souvent confondu avec celui du *mapping* métaphorique. Par d'ailleurs, la conception de la métaphore chez Merleau-Ponty est également différente ; c'est en tout cas ce que nous

implacablement la théorie dialogique proposée par l'auteur. D'ailleurs, la conception dialogique de la métaphore n'est pas une application simple et directe des textes de Bakhtine à ce phénomène ; bien au contraire, l'examen dialogique est beaucoup plus profond. C'est d'abord chez Dumarsais que C. Détrie relève les premiers éléments dialogiques définitoires de la métaphore (p. 47), éléments qu'elle « traque » également de façon perspicace chez des auteurs contemporains comme J. M. Klinkenberg (p. 73), M. Le Guern (p. 84), I. Tamba-Mecz (p. 145). Si les prémices d'une conception dialogique étaient déjà lisibles dans la littérature, personne, à notre connaissance, n'avait confronté les apports de Bakhtine avec le phénomène métaphorique. Ces apports sont eux-mêmes discutés, critiqués et aménagés en fonction de la problématique : la conception dialogique du mot n'est pas précisée chez Bakhtine chez qui le dialogisme est avant tout relatif à l'énoncé et au discours ; manque également chez le russe une véritable théorie de la pluralité du sujet énonciateur que C. Détrie formule p. 149. À partir de cette refonte, l'auteur propose une vision de la métaphore qui ne se focalise plus sur la notion d'écart (que sollicitent, entre autres, la rhétorique et la sémantique structurale) ; au contraire, la métaphore est un praxème comme un autre, qui n'est pas *une figure mais participe à la figuration du réel* (p. 166, formulation judicieuse) ; en cela (autre expression heureuse) *tout mot est une métaphore du réel, un transfert par et dans le langage d'un réel inaccessible autrement* (p. 166).

La théorie praxématique qui prête son cadre à l'analyse n'est pas, elle non plus, convoquée sans discussion ; ainsi, les propos de R. Lafont constituent-ils une source fondamentale, mais sont critiqués lorsqu'ils touchent à la métaphore même en termes *malheureux* (p. 153) d'*anomalies normalisées* ou d'*illégalité légalisée*. Il faut donc également apprécier le texte de C. Détrie pour l'examen critique et le travail d'approfondissement des travaux pionniers de Bakhtine et de Lafont.

Dans le cadre praxématique, donc, la métaphore ne peut plus être considérée comme un écart sémantique. Cette conception nous paraît tout à fait légitime, tant les problèmes épistémologiques qu'entraînent les conceptions artefactuelles de sens littéral/sens figuré, dénotation/connotation sont insolubles. Au contraire, pour C. Détrie, la métaphore constitue une sorte de laboratoire privilégié dans lequel on observe de façon avantageuse, la production du sens : le sens s'élabore en contexte, dans une situation de communication, dans le dialogisme à la fois interdiscursif et interpersonnel. Aussi, les objets de discours prennent-ils vie dans le déjà-dit ou bien dans le point de

concluons de la lecture de la *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945 (cf. notamment p.329).

vue subjectif du sujet qui élabore alors un nouveau dit. Mais répète l'auteur, le processus de ce nouveau dit emprunte le mécanisme normal de toute production du sens. Reste que la métaphore conserve une spécificité malgré tout, que l'auteur conçoit comme la perception au niveau interprétatif d'une non-coïncidence entre la vision *nunégocentrique* du locuteur (exprimée dans son énoncé) et l'ensemble des énoncés relatifs à l'objet du discours, véhiculant un ou des points de vue communs, consensuels.

Le livre de C. Détrie apporte donc un discours nouveau sur un phénomène peut être trop travaillé mais pourtant fondamental à toute proposition théorique sur le langage. On conviera le lecteur plus particulièrement aux analyses fines des textes dans le dernier chapitre et aux perspectives formulées dans la conclusion qui constituent un programme de recherche passionnant sur la co-détermination du percevoir et du dire dont pourraient rendre compte la phénoménologie de Merleau-Ponty et la notion d'*énaction* de Varela. Plus qu'un ouvrage sur la métaphore, *Du sens dans le processus métaphorique* est une démonstration de la solidité des apports de la praxématique dans l'explication du fonctionnement des discours.

Dominique LEGALLOIS
CRISCO, Caen